

TEXTES sur la DEMONSTRATION

Texte « A » :

Platon : *Euthydème*, 275 d – 276 c, Paris, Garnier, 1967, rééd. GF, trad. fr. Emile Chambry, p. 114-115 :

« Quels sont, Clinias, les gens qui apprennent, les savants ou les ignorants ? »

Le jeune homme, à cette question difficile, se mit à rougir et, embarrassé, tourna les yeux vers moi. Et moi, le voyant troublé : « Courage ! Clinias, lui dis-je, réponds bravement à ce qui te paraît juste ; car il se peut fort bien qu'il te rende en ce moment le plus grand service. »

Cependant Dionysodore, se penchant un peu à mon oreille, le visage épanoui dans un sourire : « Je t'en prévient, Socrate, dit-il, quoi que réponde le jeune homme, il sera réfuté. »

Pendant qu'il me parlait ainsi, Clinias donnait justement sa réponse, de sorte que je ne pus même pas l'engager à prendre garde. Il avait répondu que c'étaient les savants qui apprenaient.

Alors Euthydème : « Y a-t-il des gens que tu appelles maîtres, demanda-t-il, ou n'y en a-t-il pas ? »

Il en convint.

- Les maîtres ne sont-ils pas maîtres de ceux qui apprennent, comme le cithariste et le maître d'école ont été, n'est-ce pas, tes maîtres et ceux des autres enfants, tandis que vous étiez leurs élèves ?

Il en tomba d'accord.

- N'est-il pas vrai que, lorsque vous appreniez, vous ne saviez pas encore ce que vous appreniez ?

- Non, dit-il, nous ne le savions pas.

- Etiez-vous donc savants, lorsque vous ne le saviez pas ?

- Non certes, dit-il.

- Donc, si vous n'étiez pas savants, vous étiez ignorants.

- C'est vrai.

- Donc, en apprenant ce que vous ne saviez pas, vous étiez ignorants quand vous l'appreniez.

Le jeune homme fit signe que oui.

- Ce sont donc les ignorants qui apprennent, Clinias, et non les savants, comme tu le crois. »

A ces mots, comme un chœur au signal du maître, tous ces gens qui suivaient Dionysodore et Euthydème éclatèrent en applaudissements mêlés d'éclats de rire. Le jeune garçon n'avait pas eu le temps de respirer à son aise que Dionysodore, saisissant la balle à son tour, lui posa cette question : « Dis-moi, Clinias, quand le maître vous récitait quelque chose de vive voix, quels étaient les enfants qui apprenaient la récitation, les savants ou les ignorants ? »

- Les savants, dit Clinias.

- Ce sont donc les savants qui apprennent, et non les ignorants, et tu n'as pas bien répondu tout à l'heure à Euthydème. »

Texte « B » :

A. Heyting : *Les fondements des mathématiques, intuitionnisme, théorie de la démonstration*, Paris, Gauthier-Villars, 1955, deuxième section : « Axiomatique et théorie de la démonstration », I) La méthode axiomatique, 1) Caractère de la méthode, p. 37 :

« Comme on le sait, la méthode axiomatique consiste en ceci :

1. Tous les concepts de base et toutes les relations de base de la science à axiomatiser sont énumérés complètement ; chaque concept ultérieur doit être ramené à ceux-ci par une définition.

2. De même les axiomes, c'est-à-dire les énoncés considérés comme justifiés sans démonstration, sont énumérés complètement. Tous les autres énoncés en sont déduits d'une manière purement logique. »

Texte « C » :

Pascal : *De l'esprit géométrique*, section un : « De la méthode des démonstrations géométriques, c'est-à-dire méthodiques et parfaites »

« (...) je reviens à l'explication du véritable ordre, qui consiste, comme je disais, à tout définir et à tout prouver.

Certainement cette méthode serait belle, mais elle est absolument impossible : car il est évident que les premiers termes qu'on voudrait définir, en supposeraient de précédents pour servir à leur explication, et que de même les premières propositions qu'on voudrait prouver en supposeraient d'autres qui les précédassent ; et ainsi il est clair qu'on n'arriverait jamais aux premières.

Ainsi, en poussant les recherches de plus en plus, on arrive nécessairement à des mots primitifs qu'on ne peut plus définir, et à des principes si clairs qu'on n'en trouve plus qui le soient davantage pour servir à leur preuve.

D'où il paraît que les hommes sont dans une impuissance naturelle et immuable de traiter quelque science que ce soit, dans un ordre absolument accompli.

Mais il ne s'ensuit pas de là qu'on doive abandonner toute sorte d'ordre.

Car il y en a un, et c'est celui de la géométrie, qui est à la vérité inférieur en ce qu'il est moins convaincant, mais non pas en ce qu'il est moins certain. Il ne définit pas tout et ne prouve pas tout, et c'est en cela qu'il lui cède ; mais il ne suppose que des choses claires et constantes par la lumière naturelle, et c'est pourquoi il est parfaitement véritable, la nature le soutenant au défaut du discours. Cet ordre, le plus parfait entre les hommes, consiste non pas à tout définir ou à tout démontrer, ni aussi à ne rien définir ou à ne rien démontrer, mais à se tenir dans ce milieu de ne point définir les choses claires et entendues de tous les hommes, et de définir toutes les autres ; et de ne point prouver toutes les choses connues des hommes, et de prouver toutes les autres. Contre cet ordre pèchent également ceux qui entreprennent de tout définir et de tout prouver et ceux qui négligent de le faire dans les choses qui ne sont pas évidentes d'elles-mêmes.

C'est ce que la géométrie enseigne parfaitement. Elle ne définit aucune de ces choses, espace, temps, mouvement, nombre, égalité, ni les semblables qui sont en grand nombre, parce que ces termes-là désignent si naturellement les choses qu'ils signifient, à ceux qui entendent la langue, que l'éclaircissement qu'on en voudrait faire apporterait plus d'obscurité que d'instruction.

Car il n'y a rien de plus faible que le discours de ceux qui veulent définir ces mots primitifs. Quelle nécessité y a-t-il d'expliquer ce qu'on entend par le mot *homme* ? Ne sait-on pas assez quelle est la chose qu'on veut désigner par ce terme ? Et quel avantage pensait nous procurer Platon, en disant que c'était un animal à deux jambes sans plumes ? Comme si l'idée que j'en ai naturellement, et que je ne puis exprimer, n'était pas plus nette et plus sûre que celle qu'il me donne par son explication inutile et même ridicule ; puisqu'un homme ne perd

pas l'humanité en perdant les deux jambes, et qu'un chapon ne l'acquiert pas en perdant ses plumes.

Il y en a qui vont jusqu'à cette absurdité d'expliquer un mot par le mot même. J'en sais qui ont défini la lumière en cette sorte : « La lumière est un mouvement lumineux des corps lumineux » ; comme si on pouvait entendre les mots de lumineuse et de lumineux sans celui de lumière.

On ne peut entreprendre de définir l'être sans tomber dans cette absurdité : car on ne peut définir un mot sans commencer par celui-ci, *c'est*, soit qu'on l'exprime ou qu'on le sous-entende. Donc pour définir l'être, il faudrait dire *c'est*, et ainsi employer le mot défini dans la définition.

On voit assez de là qu'il y a des mots incapables d'être définis ; et si la nature n'avait suppléé à ce défaut par une idée pareille qu'elle a donnée à tous les hommes, toutes nos expressions seraient confuses ; au lieu qu'on en use avec la même assurance et la même certitude que s'ils étaient expliqués d'une manière parfaitement exempte d'équivoques ; parce que la nature nous en a elle-même donné, sans paroles, une intelligence plus nette que celle que l'art nous acquiert par nos explications.

(...) Cette judicieuse science [la géométrie] est bien éloignée de définir ces mots primitifs, espace, temps, mouvement, égalité, majorité, diminution, tout, et les autres que le monde entend de soi-même. Mais hors ceux-là, le reste des termes qu'elle emploie y sont tellement éclaircis et définis, qu'on n'a pas besoin de dictionnaire pour en entendre aucun ; de sorte qu'en un mot tous ces termes sont parfaitement intelligibles, ou par la lumière naturelle ou par les définitions qu'elle en donne.

Voilà de quelle sorte elle évite tous les vices qui se peuvent rencontrer dans le premier point, lequel consiste à définir les seules choses qui en ont besoin. Elle en use de même à l'égard de l'autre point, qui consiste à prouver les propositions qui ne sont pas évidentes.

Car quand elle est arrivée aux premières vérités connues, elle s'arrête là et demande qu'on les accorde, n'ayant rien de plus clair pour les prouver : de sorte que tout ce que la géométrie propose est parfaitement démontré, ou par la lumière naturelle, ou par les preuves.

De là vient que si cette science ne définit pas et ne démontre pas toutes choses, c'est par cette seule raison que cela nous est impossible. (...) cette admirable science ne s'attachant qu'aux choses les plus simples, cette même qualité qui les rend dignes d'être ses objets, les rend incapables d'être définies ; de sorte que le manque de définition est plutôt une perfection qu'un défaut, parce qu'il ne vient pas de leur obscurité, mais au contraire de leur extrême évidence, qui est telle qu'encore qu'elle n'ait pas la conviction des démonstrations, elle en a toute la certitude. Elle suppose donc que l'on sait quelle est la chose qu'on entend par ces mots : mouvement, nombre, espace ; et, sans s'arrêter à les définir inutilement, elle en pénètre la nature, et en découvre les merveilleuses propriétés.

(...) D'où l'on voit que la géométrie ne peut définir les objets ni prouver les principes ; mais par cette seule et avantageuse raison, que les uns et les autres sont dans une extrême clarté naturelle, qui convainc la raison plus puissamment que le discours. (...) »

Textes « D » :

Aristote, *Les seconds analytiques*, livre I, 2, Paris, Vrin, 1970, traduction J. Tricot, p. 7-8 :

« Nous estimons posséder la science d'une chose d'une manière absolue, et non pas, à la façon des Sophistes, d'une manière purement accidentelle, quand nous croyons que nous connaissons la cause par laquelle la chose est, que nous savons que cette cause est celle de la chose, et qu'en outre il n'est pas possible que la chose soit autre qu'elle n'est. Il est évident que telle est la nature de la connaissance scientifique ; ce qui le montre, c'est l'attitude aussi

bien de ceux qui ne savent pas que de ceux qui savent : les premiers croient se comporter comme nous venons de l'indiquer, et ceux qui savent se comportent aussi en réalité de cette même façon. Il en résulte que l'objet de la science au sens propre est quelque chose qui ne peut pas être autre qu'il n'est. La question de savoir s'il existe encore un autre mode de connaissance sera examinée plus tard. Mais ce que nous appelons ici *savoir*, c'est connaître par le moyen de la démonstration. **Par démonstration, j'entends le syllogisme scientifique**, et j'appelle *scientifique* un syllogisme dont la possession même constitue pour nous la science. Si donc la connaissance scientifique consiste bien en ce que nous avons posé, il est nécessaire aussi que la science démonstrative parte de prémisses qui soient vraies, premières, immédiates, plus connues que la conclusion, antérieures à elle, et dont elles sont les causes. »

Premiers analytiques, p. 13 : « le syllogisme doit être abordé avant la démonstration, en raison de son caractère plus général : la démonstration, en effet, est une sorte de syllogisme, mais tout syllogisme n'est pas une démonstration »

Seconds analytiques :

Livre 1 : théorie de la démonstration ; livre 2 : théorie de la définition et de la cause

Livre 1 :

p. 21-22 : « Puisqu'il est impossible que soit autre qu'il n'est l'objet de la science prise au sens absolu, ce qui est connu par la science démonstrative sera nécessaire ; mais la science démonstrative est celle que nous avons par le fait même que nous sommes en possession de la démonstration : par conséquent, la démonstration est un syllogisme constitué à partir de prémisses nécessaires. »

p. 36 : « on peut encore poser en principe que la démonstration a pour objet une conclusion nécessaire et qu'une conclusion démontrée ne peut être autre qu'elle n'est, avec cette conséquence que le syllogisme doit partir de prémisses nécessaires. »

p. 47 : la démonstration porte sur des conclusions éternelles (le rapport à l'universel)

p. 48 : « Il n'y a donc pour les choses périssables, ni de démonstration, ni de science au sens absolu, mais seulement par accident, parce que la liaison de l'attribut avec son sujet n'a pas lieu universellement, mais temporairement et d'une certaine façon. »

p. 146 : les faits de hasard ne sont pas objets de démonstration (important pour : de quoi y a-t-il démonstration ?)

p. 96 : « la démonstration se fait à partir de principes universels, et l'induction, de cas particuliers. Mais **il est impossible d'acquérir la connaissance des universels autrement que par induction** »

p. 116 : « puisqu'on ne peut pas parcourir l'infini, nous ne saurons pas par démonstration les choses dont il y a démonstration. »

p. 144 : de la multiplicité des démonstrations : « Il peut y avoir plusieurs démonstrations d'une même conclusion »

Livre 2 :

p. 246 : « **Il est donc évident que c'est nécessairement l'induction qui nous fait connaître les principes**, car c'est de cette façon que la sensation elle-même produit en nous l'universel »

Textes « E » : déjà dans le registre logico-mathématique, le formalisme qui devrait être le plus rigide tisse des liens avec l'**intuition** :

cf Heyting : *Les fondements des mathématiques, intuitionnisme, théorie de la démonstration*, Paris, Gauthier-Villars, 1955, deuxième section : « Axiomatique et théorie de la démonstration », I) La méthode axiomatique, 1) Caractère de la méthode, p. 38 : « La méthode axiomatique, si importante qu'elle se soit montrée pour les mathématiques, est par

conséquent inapte à fonder une science mathématique d'une manière autonome ; pour que ses résultats aient un sens, elle exige toujours une interprétation extra-axiomatique » ;

Ibid., 2) Caractère non contradictoire des axiomes, p. 39 : « La grande difficulté est que le concept de démonstration logiquement irréprochable n'offre aucune base suffisante ; l'interprétation des concepts logiques dépend de l'interprétation du système, en sorte que cette méthode, elle aussi, utilise des concepts extra-axiomatiques » ;

Ibid., 2) Théorie de la démonstration de Hilbert, 2) Idées fondamentales de la théorie de la démonstration, p. 45 : « La séparation nette entre mathématique formelle et métamathématique intuitive est la nouvelle étape essentielle de la théorie de la démonstration. Elle a pour conséquence que le mot « démontrer », par exemple, reçoit une signification toute différente dans la mathématique formelle et dans la métamathématique. Dans le premier cas il peut être défini par : « déduire conformément aux règles du calcul », dans le deuxième cas il signifie : « montrer au moyen de raisonnements intuitifs. » ;

Ibid., 8) Sens et portée de la théorie de la démonstration, p. 59 : « Hilbert et ses collaborateurs considèrent les démonstrations formelles comme liées à des processus mentaux. Bien que chaque formule isolée ne soit pas interprétable intuitivement, cependant l'ensemble de la démonstration représente une activité de notre entendement. »

Blanché : *L'axiomatique*, PUF, p. 6-7 : de l'apodictique à l'hypothético-déductif : « Dans l'interprétation traditionnelle, la démonstration mathématique était catégorique et apodictique. Elle disait : ces principes étant vrais absolument, telle proposition que j'en déduis, est donc vraie aussi. Aristote l'appelait : le syllogisme du nécessaire. Maintenant, elle dit seulement ceci : si l'on pose, arbitrairement, tel ensemble de principes, voici les conséquences qui, formellement, en résultent. La nécessité ne réside plus que dans le lien logique qui unit les propositions, elle s'est retirée des propositions elles-mêmes. La mathématique est devenue, selon le mot de Pieri, un *système hypothético-déductif*. »

Blanché : *L'axiomatique*, p. 76 : « Il y a comme une loi du développement des sciences, qui les fait passer, dans un ordre irréversible et chacune son tour selon le rang qu'elle occupe dans la hiérarchie, par quatre étapes successives : descriptive, inductive, déductive, axiomatique. »

Mais également le début de l'opuscule d'Einstein intitulé *La géométrie et l'expérience* (cité dans *L'axiomatique* de Blanché, p. 91) : « Le progrès réalisé par l'axiomatique consiste en une claire et nette séparation de l'intuitif et du logique : d'après l'axiomatique, seuls les faits logiques et formels forment l'objet de la science mathématique, mais non l'élément intuitif qui peut s'y rattacher. »

Mais cf § 26 : « Limites de la méthode axiomatique », p. 78 et suivantes, notamment p. 79 : « En réalité, le formalisme ne peut fonctionner sans s'alimenter, de part et d'autre, à l'intuition. » (et, toujours p. 79, le formaliste oublie les intuitions initiales, qui subsistent néanmoins)

Ibid., p. 82 : « Le bienfait de la méthode axiomatique n'est pas d'exclure l'intuition, mais de la contenir et de la refouler sur le terrain étroit où elle est irremplaçable. » ;

Ibid., toujours p. 82 : « Sans doute est-il plus juste de demander à l'intuition et au formalisme de se contrôler mutuellement : le formalisme garantissant contre les erreurs d'une intuition intempérante, mais à la condition d'être lui-même soumis à la surveillance d'une intuition réduite. »

Ibid., fin de l'ouvrage, p. 99-100 : « La philosophie de la connaissance que suggère l'axiomatique, c'est un rationalisme qu'on n'ose appeler empirique, tellement les deux mots sont habituellement opposés, qu'on peut du moins qualifier d'inductif ou d'expérimental. »

Jean Dieudonné : *Pour l'honneur de l'esprit humain – Les mathématiques aujourd'hui*, Paris, Hachette, 1987, p. 177 : « l'abstraction peut être utile à la formation de l' « intuition » plutôt qu'elle ne la paralyse. » (après avoir constaté, p. 176, que « Tous les grands mathématiciens qui ont parlé de leurs travaux se sont toujours plu à insister sur le rôle qu'y joue ce qu'ils appellent généralement leur « intuition ». »)

Poincaré : *La valeur de la science*, Champs-Flammarion, p. 37 : « La logique qui peut seule donner la certitude est l'instrument de la démonstration : l'intuition est l'instrument de l'invention. »

Même page, juste après : « Mais, au moment de formuler cette conclusion, je suis pris d'un scrupule. Au début, j'ai distingué deux sortes d'esprits mathématiques, les uns logiciens et analystes, les autres intuitifs et géomètres. Eh bien, les analystes aussi ont été des inventeurs. »

p. 38, Poincaré rappelle ce qu'est « l'induction mathématique » + ce guide qu'est l'analogie + p. 39 : « C'est l'intuition du nombre pur, celle des formes logiques pures qui éclaire et dirige ceux que nous avons appelé *analystes*. C'est elle qui leur permet non seulement de démontrer, mais encore d'inventer. C'est par elle qu'ils aperçoivent d'un seul coup d'œil le plan général d'un édifice logique, et cela sans que les sens paraissent intervenir. »

Texte « F » :

Kant : *Critique de la raison pure*, « Théorie transcendantale de la méthode », chapitre premier, première section, in : *Œuvres philosophiques*, tome un, Paris, Gallimard, bibliothèque de la Pléiade, 1980, trad. fr. Delamarre / Marty, p. 1313 :

« 3. Des DEMONSTRATIONS. Seule une preuve apodictique, en tant qu'elle est intuitive, peut s'appeler démonstration. L'expérience nous apprend bien ce qui est, mais non pas que ce qui est ne puisse pas du tout être autrement. Aussi les fondements de preuve empiriques ne peuvent-ils fournir aucune preuve apodictique. Mais la certitude intuitive, c'est-à-dire l'évidence, ne peut jamais naître de concepts *a priori* (dans la connaissance discursive), quelque apodictiquement certain que puisse être d'ailleurs le jugement. **Il n'y a donc que la mathématique qui contienne des démonstrations**, parce qu'elle ne dérive pas sa connaissance de concepts, mais de la **construction des concepts**, c'est-à-dire de l'intuition qui peut être donnée *a priori* comme correspondant aux concepts. La méthode algébrique elle-même, avec ses équations d'où elle tire par réduction la vérité en même temps que la preuve, si elle n'est pas, il est vrai, une construction géométrique, n'en est pas moins une construction caractéristique, où, à l'aide des signes, on présente les concepts dans l'intuition, surtout ceux du rapport des grandeurs, et où, sans jamais regarder à l'aspect heuristique, on garantit tous les raisonnements contre les erreurs par cela seul que chacun d'eux est mis devant les yeux. La connaissance philosophique, au contraire, doit se passer de cet avantage, puisqu'elle doit toujours considérer l'universel *in abstracto* (au moyen des concepts), tandis que la mathématique peut examiner l'universel *in concreto* (dans l'intuition particulière), et pourtant au moyen d'une représentation pure *a priori*, ce par quoi toute fausse démarche devient visible. Je donnerais donc plus volontiers aux **preuves philosophiques** le titre de **preuves acroamatiques** (discursives) que celui de **démonstrations**, parce que ces preuves ne peuvent se faire que par de simples mots (par l'objet en pensée), tandis que, comme l'expression l'indique déjà, les démonstrations pénètrent dans l'intuition de l'objet. »

Textes « G » : sur la démonstration par récurrence :

Henri Poincaré, *La science et l'hypothèse*, Paris, Flammarion, 1968, p. 38-40 :

« Le caractère essentiel du raisonnement par récurrence c'est qu'il contient, condensés pour ainsi dire en une formule unique, une infinité de syllogismes.

Pour qu'on s'en puisse mieux rendre compte, je vais énoncer les uns après les autres ces syllogismes qui sont, si l'on veut me passer l'expression, disposés **en cascade**.

Ce sont bien entendu des syllogismes hypothétiques.

Le théorème est vrai du nombre 1.

Or s'il est vrai de 1, il est vrai de 2.

Donc il est vrai de 2.

Or s'il est vrai de 2, il est vrai de 3.

Donc il est vrai de 3, et ainsi de suite.

On voit que la conclusion de chaque syllogisme sert de mineure au suivant.

De plus les majeures de tous nos syllogismes peuvent être ramenées à une formule unique.

Si le théorème est vrai de $n - 1$, il l'est de n .

On voit donc que, dans les raisonnements par récurrence, on se borne à énoncer la mineure du premier syllogisme, et la formule générale qui contient comme cas particuliers toutes les majeures.

Cette suite de syllogismes qui ne finirait jamais se trouve ainsi réduite à une phrase de quelques lignes.

Il est facile maintenant de comprendre pourquoi toute conséquence particulière d'un théorème peut, comme je l'ai expliqué plus haut, être vérifiée par des procédés purement analytiques.

Si au lieu de montrer que notre théorème est vrai de tous les nombres, nous voulons seulement faire voir qu'il est vrai du nombre 6 par exemple, il nous suffira d'établir les 5 premiers syllogismes de notre **cascade** ; il nous en faudrait 9 si nous voulions démontrer le théorème pour le nombre 10 ; il nous en faudrait davantage encore pour un nombre plus grand ; mais quelque grand que soit ce nombre nous finirions toujours par l'atteindre, et la vérification analytique serait possible.

Et cependant, quelque loin que nous allions ainsi, nous ne nous élèverions jamais jusqu'au théorème général, applicable à tous les nombres, qui seul peut être objet de science. Pour y arriver, il faudrait une infinité de syllogismes, il faudrait franchir un abîme que la patience de l'analyste, réduit aux seules ressources de la logique formelle, ne parviendra jamais à combler.

Je demandais au début pourquoi on ne saurait concevoir un esprit assez puissant pour apercevoir d'un seul coup d'œil l'ensemble des vérités mathématiques.

La réponse est aisée maintenant ; un joueur d'échecs peut combiner quatre coups, cinq coups d'avance, mais, si extraordinaire qu'on le suppose, il n'en préparera jamais qu'un nombre fini ; s'il applique ses facultés à l'arithmétique, il ne pourra en apercevoir les vérités générales d'une seule intuition directe ; pour parvenir au plus petit théorème, il ne pourra s'affranchir de l'aide du **raisonnement par récurrence** parce que c'est un instrument qui permet de **passer du fini à l'infini**. »

Ibid., p. 42 :

« Nous voyons successivement qu'un théorème est vrai du nombre 1, du nombre 2, du nombre 3 et ainsi de suite, *la loi est manifeste*, disons-nous, et elle l'est au même titre que toute loi physique appuyée sur des observations dont le nombre est très grand, mais limité.

On ne saurait méconnaître qu'il y a là une analogie frappante avec les procédés habituels de l'induction. Mais une différence essentielle subsiste. L'induction, appliquée aux sciences physiques, est toujours incertaine, parce qu'elle repose sur la croyance à un ordre général de l'Univers, ordre qui est en dehors de nous. **L'induction mathématique**, c'est-à-dire **la démonstration par récurrence**, s'impose au contraire nécessairement, parce qu'elle n'est que l'affirmation d'une propriété de l'esprit lui-même. »

Texte « H » :

Bachelard : *Le nouvel esprit scientifique*, introduction, Paris, PUF, 1934, rééd. coll. « Quadrige », 16^e édition, 1984, p. 15-16 :

« Dans un livre précédent, nous n'hésitions pas à écrire : on démontre le réel, on ne le montre pas. C'est surtout vrai quand il s'agit de mettre en œuvre un phénomène organique. En effet, dès que l'objet se présente comme un complexe de relations il faut l'appréhender par des méthodes multiples. L'objectivité ne peut se détacher des caractères sociaux de la preuve. On ne peut arriver à l'objectivité qu'en exposant d'une manière discursive et détaillée une méthode d'objectivation.

Mais cette thèse de la démonstration préalable que nous croyons à la base de toute connaissance objective, combien elle est évidente dans le domaine scientifique ! Déjà l'observation a besoin d'un *corps* de précautions qui conduisent à réfléchir avant de regarder, qui réforment du moins la première vision, de sorte que ce n'est jamais la première observation qui est la bonne. L'observation scientifique est toujours une observation polémique ; elle confirme ou infirme une thèse antérieure, un schéma préalable, un plan d'observation ; elle montre en démontrant ; elle hiérarchise les apparences ; elle transcende l'immédiat ; elle reconstruit le réel après avoir reconstruit ses schémas. Naturellement, dès qu'on passe de l'observation à l'expérimentation, le caractère polémique de la connaissance devient plus net encore. Alors il faut que le phénomène soit trié, filtré, épuré, coulé dans le moule des instruments, produit sur le plan des instruments. Or les instruments ne sont que des théories matérialisées. Il en sort des phénomènes qui portent de toutes parts la marque théorique. »

Texte « I » :

Descartes : *Discours de la méthode*, II, in : *Œuvres philosophiques*, tome un, Paris, Garnier, 1963, éd. Alquié, p. 586-587 :

« Et comme la multitude des lois fournit souvent des excuses aux vices, en sorte qu'un Etat est bien mieux réglé lorsque, n'en ayant que fort peu, elles y sont fort étroitement observées ; ainsi, au lieu de ce grand nombre de préceptes dont la logique est composée, je crus que j'aurais assez des quatre suivants, pourvu que je prisse une ferme et constante résolution de ne manquer pas une seule fois à les observer.

Le premier était de ne recevoir jamais aucune chose pour vraie, que je ne la connusse évidemment être telle : c'est-à-dire, d'éviter soigneusement la précipitation et la prévention ; et de ne comprendre rien de plus en mes jugements, que ce qui se présenterait si clairement et si distinctement à mon esprit, que je n'eusse aucune occasion de le mettre en doute.

Le second, de diviser chacune des difficultés que j'examinerais, en autant de parcelles qu'il se pourrait, et qu'il serait requis pour les mieux résoudre.

Le troisième, de conduire par ordre mes pensées, en commençant par les objets les plus simples et les plus aisés à connaître, pour monter peu à peu, comme par degrés, jusques à la connaissance des plus composés ; et supposant même de l'ordre entre ceux qui ne se précèdent point naturellement les uns les autres.

Et le dernier, de faire partout des dénombrements si entiers, et des revues si générales, que je fusse assuré de ne rien omettre.

Ces longues chaînes de raisons, toutes simples et faciles, dont les géomètres ont coutume de se servir, pour parvenir à leurs plus difficiles démonstrations, m'avaient donné occasion de m'imaginer que toutes les choses, qui peuvent tomber sous la connaissance des hommes, s'entre-suivent en même façon et que, pourvu seulement qu'on s'abstienne d'en recevoir aucune pour vraie qui ne le soit, et qu'on garde toujours l'ordre qu'il faut pour les déduire les unes des autres, il n'y en peut avoir de si éloignées auxquelles enfin on ne parvienne, ni de si cachées qu'on ne découvre. »

Textes « J » :

R. P. Mersenne : secondes objections aux *Méditations métaphysiques*, in : Descartes : *Œuvres philosophiques*, tome deux, Paris, Garnier, 1967, éd. Alquié, p. 549 :

« ce serait une chose fort utile, si, à la fin de vos solutions, après avoir premièrement avancé quelques définitions, demandes et axiomes, vous concluiez le tout selon la méthode des géomètres, en laquelle vous êtes si bien versé, afin que tout d'un coup, et comme d'une seule œillade, vos lecteurs y puissent voir de quoi se satisfaire, et que vous remplissiez leur esprit de la connaissance de la divinité. »

Descartes : Réponses aux secondes objections (du R. P. Mersenne), in : *Œuvres philosophiques*, tome deux, Paris, Garnier, 1967, éd. Alquié, p. 581-584 :

« Dans la façon d'écrire des géomètres, je distingue deux choses, à savoir l'ordre, et la manière de démontrer.

L'ordre consiste en cela seulement, que les choses qui sont proposées les premières doivent être connues sans l'aide des suivantes, et que les suivantes doivent après être disposées de telle façon, qu'elles soient démontrées par les seules choses qui les précèdent. (...) [suit un bref passage sur l'ordre, dans les *Méditations métaphysiques*]

La manière de démontrer est double : l'une se fait par l'analyse ou résolution, et l'autre par la synthèse ou composition.

L'analyse montre la vraie voie par laquelle une chose a été méthodiquement inventée, et fait voir comment les effets dépendent des causes ; en sorte que, si le lecteur la veut suivre, et jeter les yeux soigneusement sur tout ce quelle contient, il n'entendra pas moins parfaitement la chose ainsi démontrée, et ne la rendra pas moins sienne, que si lui-même l'avait inventée.

Mais cette sorte de démonstration n'est pas propre à convaincre les lecteurs opiniâtres ou peu attentifs : car si on laisse échapper, sans y prendre garde, la moindre des choses qu'elle propose, la nécessité de ses conclusions ne paraîtra point ; et on n'a pas coutume d'y exprimer fort amplement les choses qui sont assez claires de soi-même, bien que ce soit ordinairement celles auxquelles il faut le plus prendre garde.

La synthèse, au contraire, par une voie tout autre, et comme en examinant les causes par leurs effets (bien que la preuve qu'elle contient soit souvent aussi des effets par les causes), démontre à la vérité clairement ce qui est contenu en ses conclusions, et se sert d'une longue suite de définitions, de demandes, d'axiomes, de théorèmes et de problèmes, afin que, si on lui nie quelques conséquences, elle fasse voir comment elles sont contenues dans les antécédents, et qu'elle arrache le consentement du lecteur, tant obstiné et opiniâtre qu'il puisse être ; mais elle ne donne pas, comme l'autre, une entière satisfaction aux esprits de ceux qui désirent d'apprendre, parce qu'elle n'enseigne pas la méthode par laquelle la chose a été inventée.

Les anciens géomètres avaient coutume de se servir seulement de cette synthèse dans leurs écrits, non qu'ils ignorassent entièrement l'analyse, mais, à mon avis, parce qu'ils en faisaient tant d'état, qu'ils la réservaient pour eux seuls, comme un secret d'importance.

Pour moi, j'ai suivi seulement la voie analytique dans mes *Méditations*, parce qu'elle me semble être **la plus vraie, et la plus propre pour enseigner** ; mais quant à la synthèse, laquelle sans doute est celle que vous désirez ici de moi, encore que, touchant les choses qui se traitent en la géométrie, elle puisse utilement être mise après l'analyse, elle ne convient pas toutefois si bien aux matières qui appartiennent à la métaphysique. »

[car les premières notions, en géométrie, ont de la convenance avec les sens, ce qui n'est pas le cas dans le domaine métaphysique]

Texte « K » :

Martial Gueroult : *Descartes selon l'ordre des raisons, II, L'âme et le corps*, Paris, Aubier philosophie, 1968, p. 286-287 :

« De cette complexité des *nexus* découle aussi une extrême polyvalence des démonstrations. Autour de leur axe principal prolifère une foule de conclusions accessoires. Ainsi, l'analyse du morceau de cire destinée à confirmer la primauté de la connaissance de l'âme sur celle du corps prouve en même temps le caractère purement intellectuel de la connaissance des choses extérieures, - qui ne sont *connues* que parce qu'elles sont *entendues* (*intellectae*), - le rôle constitutif de l'idée dans la perception des objets, l'exclusion des sensations hors de ce qui représente pour nous la nature essentielle des objets, etc. La démonstration de la valeur objective des idées claires et distinctes entraîne latéralement la solution du problème de leur origine et fonde la doctrine des idées innées. La solution du problème de la fausseté intrinsèque du sens en fonction des conditions d'une union privilégiée d'une partie du divisible avec l'indivisible, dans la *VIe méditation*, entraîne la démonstration de l'indivisibilité de l'âme ; confirme ainsi l'irréductibilité de l'âme à l'étendue et, par conséquent, sa substantialité ; établit l'unité de ses facultés sous leur apparente distinction ; fonde le principe de son immortalité, etc. Cette polyvalence a fait que l'accessoire a souvent masqué le principal. Ainsi, on a cru que l'analyse du morceau de cire n'avait pour but que d'établir la doctrine des qualités secondes et des qualités premières, que la démonstration de l'indivisibilité de l'âme n'avait d'autre but que d'établir sa substantialité et son irréductibilité au corps, etc. »

Texte « L » :

Nietzsche : *Humain, trop humain*, volume un, § 106, in : *Œuvres philosophiques complètes*, III 1, Paris, Gallimard, 1988, trad. fr. Robert Rovini revue par Marc de Launay, p. 100 :

« *La cascade.*

Au spectacle d'une cascade, nous pensons voir caprice et arbitraire dans les innombrables courbures, ondulations et brisements de ses vagues ; mais tout y est nécessaire, le moindre remous mathématiquement calculable. Il en est de même pour les actions humaines ; on devrait, si l'on était omniscient, pouvoir calculer d'avance un acte après l'autre, aussi bien que chaque progrès de la connaissance, chaque erreur, chaque méchanceté. Le sujet qui agit est quant à lui, sans doute, pris dans l'illusion de son libre arbitre ; mais si la roue du monde venait à s'arrêter un instant et qu'il y eût une intelligence omnisciente, calculatrice, pour mettre à profit de telles pauses, elle pourrait à partir de là prédire l'avenir de chacun des êtres jusqu'aux temps les plus éloignés et marquer toutes les traces dans lesquelles cette roue passera encore. L'illusion de l'acteur sur lui-même, le postulat de son libre arbitre, font partie intégrante de ce mécanisme à calculer. »

Textes « M » :

Leibniz : *Discours de métaphysique*, article VI, in : *Discours de métaphysique et correspondance avec Arnauld*, éd. de Georges Le Roy, Paris, Vrin, 1993, sixième édition, p. 41-42 :

« VI. Dieu ne fait rien hors d'ordre et il n'est pas même possible de feindre des événements qui ne soient point réguliers.

Les volontés ou actions de Dieu sont communément divisées en ordinaires ou extraordinaires. Mais il est bon de considérer que Dieu ne fait rien hors d'ordre. Ainsi, ce qui passe pour extraordinaire ne l'est qu'à l'égard de quelque ordre particulier établi parmi les

créatures. Car quant à l'ordre universel, tout y est conforme. Ce qui est si vrai que, non seulement rien n'arrive dans le monde, qui soit absolument irrégulier, mais on ne saurait même rien feindre de tel. Car supposons par exemple que quelqu'un fasse quantité de points sur le papier à tout hasard, comme font ceux qui exercent l'art ridicule de la géomance, je dis qu'il est possible de trouver une ligne géométrique dont la notion soit constante et uniforme suivant une certaine règle, en sorte que cette ligne passe par tous ces points, et dans le même ordre que la main les avait marqués. Et si quelqu'un traçait tout d'une suite une ligne qui serait tantôt droite, tantôt cercle, tantôt d'une autre nature, il est possible de trouver une notion ou règle, ou équation commune à tous les points de cette ligne en vertu de laquelle ces mêmes changements doivent arriver. Et il n'y a par exemple point de visage dont le contour ne fasse partie d'une ligne géométrique et ne puisse être tracé tout d'un trait par un certain mouvement réglé. Mais quant une règle est fort composée, ce qui lui est conforme, passe pour irrégulier. Ainsi on peut dire que de quelque manière que Dieu aurait créé le monde, il aurait toujours été régulier et dans un certain ordre général. Mais Dieu a choisi celui qui est le plus parfait, c'est-à-dire celui qui est en même temps le plus simple en hypothèses, et le plus riche en phénomènes, comme pourrait être une ligne de géométrie dont la construction serait aisée et les propriétés et effets seraient fort admirables et d'une grande étendue. Je me sers de ces comparaisons pour crayonner quelque ressemblance imparfaite de la sagesse divine, et pour dire ce qui puisse, au moins, élever notre esprit à concevoir en quelque façon ce qu'on ne saurait exprimer assez. Mais je ne prétends point d'expliquer par là ce grand mystère dont dépend tout l'univers. »

Leibniz : *Discours de métaphysique*, article XIII, in : *Discours de métaphysique et correspondance avec Arnauld*, éd. de Georges Le Roy, Paris, Vrin, 1993, sixième édition, p. 47-49 :

« XIII. *Comme la notion individuelle de chaque personne renferme une fois pour toutes ce qui lui arrivera jamais, on y voit les preuves a priori de la vérité de chaque événement, ou pourquoi l'un est arrivé plutôt que l'autre ; mais ces vérités quoique assurées ne laissent pas d'être contingentes étant fondées sur le libre arbitre de Dieu ou des créatures dont le choix a toujours ses raisons qui inclinent sans nécessiter.*

Mais avant que de passer plus loin, il faut tâcher de satisfaire à une grande difficulté, qui peut naître des fondements que nous avons jetés ci-dessus. Nous avons dit que la notion d'une substance individuelle enferme une fois pour toutes tout ce qui lui peut jamais arriver, et qu'en considérant cette notion, on y peut voir tout ce qui se pourra véritablement énoncer d'elle, **comme nous pouvons voir dans la nature du cercle toutes les propriétés qu'on en peut déduire**. Mais il semble que par là la différence des vérités contingentes et nécessaires sera détruite, que la liberté humaine n'aura plus aucun lieu, et qu'une fatalité absolue régnera sur toutes nos actions aussi bien que sur tout le reste des événements du monde. A quoi je réponds, qu'il faut faire distinction entre ce qui est **certain**, et ce qui est **nécessaire** : tout le monde demeure d'accord que les futurs contingents sont assurés, puisque Dieu les prévoit, mais on n'avoue pas pour cela, qu'ils soient nécessaires. Mais (dira-t-on) si quelque conclusion se peut déduire infailliblement d'une définition ou notion, elle sera nécessaire. Or est-il, que nous soutenons que tout ce qui doit arriver à quelque personne est déjà compris virtuellement dans sa nature ou notion, **comme les propriétés le sont dans la définition du cercle**. Ainsi la difficulté subsiste encore ; pour y satisfaire solidement, je dis que la connexion ou consécution est de deux sortes, l'une est absolument nécessaire, dont le contraire implique contradiction, **et cette déduction a lieu dans les vérités éternelles, comme sont celles de géométrie** ; l'autre n'est nécessaire qu'*ex hypothesi*, et pour ainsi dire par accident, mais elle est contingente en elle-même, lorsque le contraire n'implique point. Et cette connexion est fondée, non pas sur les idées toutes pures et sur le simple entendement de

Dieu, mais encore sur ses décrets libres, et sur la suite de l'univers. Venons à un exemple : puisque Jules César deviendra dictateur perpétuel et maître de la République, et renversera la liberté des Romains, cette action est comprise dans sa notion, car nous supposons que c'est la nature d'une telle notion parfaite d'un sujet, de tout comprendre, afin que le prédicat y soit enfermé, *ut possit inesse subjecto* [afin qu'il puisse être inhérent au sujet]. On pourrait dire que ce n'est pas en vertu de cette notion ou idée qu'il doit commettre cette action, puisqu'elle ne lui convient que parce que Dieu sait tout. Mais on insistera que sa nature ou forme répond à cette notion, et puisque Dieu lui a imposé ce personnage, il lui est désormais nécessaire d'y satisfaire. J'y pourrais répondre par l'instance des futurs contingents, car ils n'ont rien encore de réel que dans l'entendement et volonté de Dieu, et puisque Dieu leur y a donné cette forme par avance, il faudra tout de même qu'ils y répondent. Mais j'aime mieux de satisfaire aux difficultés, que de les excuser par l'exemple de quelques autres difficultés semblables, et ce que je vais dire servira à éclaircir aussi bien l'une que l'autre. C'est donc maintenant qu'il faut appliquer la distinction des connexions, et je dis que ce qui arrive conformément à ces avances est **assuré**, mais qu'il n'est pas **nécessaire**, et si quelqu'un faisait le contraire, il ne ferait rien d'impossible en soi-même, quoiqu'il soit impossible (*ex hypothesi*) que cela arrive. Car si quelque homme était **capable d'achever toute la démonstration**, en vertu de laquelle il pourrait **prouver** cette connexion du sujet qui est César et du prédicat qui est son entreprise heureuse ; il ferait voir en effet que la dictature future de César a son fondement dans sa notion ou nature, qu'on y voit une raison, pourquoi il a plutôt résolu de passer le Rubicon que de s'y arrêter, et pourquoi il a plutôt gagné que perdu la bataille de Pharsale, et qu'il était raisonnable et par conséquent **assuré** que cela arrivât ; mais non pas qu'il est **nécessaire** en soi-même, ni que le contraire implique contradiction. A peu près comme il est raisonnable et assuré que Dieu fera toujours le meilleur, quoique ce qui est moins parfait n'implique point. Car on trouverait que **cette démonstration de ce prédicat de César n'est pas aussi absolue que celles de nombres ou de la géométrie**, mais qu'elle suppose la suite des choses que Dieu a choisie librement, et qui est fondée sur le premier décret libre de Dieu, qui porte de faire toujours ce qui est le plus parfait, et sur le décret que Dieu a fait (en suite du premier) à l'égard de la nature humaine, qui est que l'homme fera toujours (quoique librement) ce qui paraîtra le meilleur. Or toute vérité qui est fondée sur ces sortes de décrets est contingente, quoiqu'elle soit certaine ; car ces décrets ne changent point la possibilité des choses, et comme j'ai déjà dit, quoique Dieu choisisse toujours le meilleur assurément, cela n'empêche pas que ce qui est moins parfait ne soit et demeure possible en lui-même, bien qu'il n'arrivera point, car ce n'est pas son impossibilité, mais son imperfection, qui le fait rejeter. Or rien n'est nécessaire dont l'opposé est possible. On sera donc en état de satisfaire à ces sortes de difficultés, quelques grandes qu'elles paraissent (et en effet elles ne sont pas moins pressantes à l'égard de tous les autres qui ont jamais traité cette matière), pourvu qu'on considère bien que toutes les propositions contingentes ont des raisons pour être plutôt ainsi qu'autrement, ou bien (ce qui est la même chose) qu'elles ont des preuves *a priori* de leur vérité qui les rendent certaines, et qui montrent que la connexion du sujet et du prédicat de ces propositions a son fondement dans la nature de l'un et de l'autre ; mais qu'**elles n'ont pas des démonstrations de nécessité**, puisque ces raisons ne sont fondées que sur le principe de la contingence ou de l'existence des choses, c'est-à-dire sur ce qui est ou paraît le meilleur parmi plusieurs choses également possibles ; au lieu que les vérités nécessaires sont fondées sur le principe de contradiction et sur la possibilité ou impossibilité des essences mêmes, sans avoir égard en cela à la volonté libre de Dieu ou des créatures. »

Texte « N » :

Aristote : *Ethique à Nicomaque*, I, 1, 1094 b 25, Paris, Vrin, 1997 (onzième tirage), trad. fr. J. Tricot, p. 38 :

« il est évidemment à peu près aussi déraisonnable d'accepter d'un mathématicien des raisonnements probables que d'exiger d'un rhéteur des démonstrations [*apodeixeis*] proprement dites. »

Textes « O » : dialectique et démonstration :

Aristote : *Topiques*, I, 1, p.1-3 : « Le but de ce traité est de trouver une méthode qui nous mette en mesure d'argumenter sur tout problème proposé, en partant de prémisses probables, et d'éviter, quand nous soutenons un argument, de rien dire nous-mêmes qui y soit contraire. Il nous faut donc indiquer d'abord ce que c'est qu'un syllogisme et quelles sont ses variétés, de façon à saisir ce qu'est le syllogisme dialectique, car c'est lui qui sera l'objet de notre investigation dans le présent traité.

Le syllogisme est un discours dans lequel, certaines choses étant posées, une autre chose différente d'elles en résulte nécessairement, par les choses mêmes qui sont posées. – C'est une *démonstration* quand le syllogisme part de prémisses vraies et premières, ou encore de prémisses telles que la connaissance que nous en avons prend elle-même son origine dans des prémisses premières et vraies. – Est *dialectique* le syllogisme qui conclut de **prémisses probables**. – Sont *vraies* et *premières* les choses qui tirent leur certitude, non pas d'autres choses, mais d'elles-mêmes : car on ne doit pas, pour les principes de la science, avoir à en rechercher le pourquoi, mais chacun de ces principes doit être par soi-même certain. – Sont *probables* les opinions qui sont reçues par tous les hommes, ou par la plupart d'entre eux, ou par les sages, et, parmi ces derniers, soit par tous, soit par la plupart, soit enfin par les plus notables et les plus illustres. – Est *éristique* le syllogisme qui part d'opinions qui, tout en paraissant probables, en réalité ne le sont pas ; et encore, le syllogisme qui ne conclut qu'en apparence d'opinions probables ou paraissant probables : en effet, tout ce qui paraît probable n'est pas probable, car rien de ce qui est dit probable ne présente au premier coup d'œil un caractère certain de fausseté, comme c'est le cas pour les principes des arguments éristiques, où c'est immédiatement que se révèle la nature de la fausseté, et cela, la plupart du temps, même pour des esprits doués d'une médiocre compréhension. Ainsi donc, des syllogismes éristiques dont nous venons de parler, appelons le premier *syllogisme* aussi, mais appelons l'autre *syllogisme éristique* et non pas seulement *syllogisme*, puisque c'est seulement en apparence qu'il conclut, alors qu'en réalité il ne conclut pas. » [suit le cas des *paralogismes*]

Aristote : *Topiques*, I, 2, *op. cit.*, p. 5-6 :

« A la suite de ces remarques, nous devons dire le nombre et la nature des avantages qu'on peut retirer de ce traité. – Il est utile de trois façons : comme exercice, dans les rencontres journalières, et pour les exercices philosophiques. Qu'il soit utile comme exercice, cela va de soi : la possession de cette méthode nous rendra plus capable d'argumenter sur le sujet proposé. – Il est utile aussi dans les rencontres journalières, car, une fois que nous aurons fait l'inventaire des opinions du vulgaire, nous pourrions nous rencontrer avec lui sur le terrain de ses propres opinions, et non pas d'opinions qui lui sont étrangères, et nous écartons tout argument de sa part qui ne nous paraîtrait pas bien fondé. – Pour ce qui est enfin de l'étude des sciences philosophiques, la possibilité d'apporter aux problèmes des arguments dans les deux sens nous fera découvrir plus facilement la vérité et l'erreur dans chaque cas. – Autre avantage encore, en ce qui regarde les principes premiers de chaque science : il est, en effet, impossible de raisonner sur eux en se fondant sur des principes qui sont propres à la science en question, puisque les principes sont les éléments premiers de tout le reste ; c'est seulement

au moyen des opinions probables qui concernent chacun d'eux qu'il faut nécessairement les expliquer. Or c'est là l'office propre, ou le plus approprié, de la Dialectique : car en raison de sa nature investigatrice, elle nous ouvre la route aux principes de toutes les recherches. »

Topiques, VIII, 14, *op. cit.*, p. 366 :

« On doit aussi rapporter les discussions antérieures dans une forme universelle, même si l'argumentation de l'adversaire a porté en fait sur le particulier, car, de cette façon, d'un seul argument on pourra faire plusieurs. La même règle s'applique encore, en Rhétorique, pour les enthymèmes. Pourtant, pour soi-même, on doit éviter le plus possible de présenter ses propres raisonnements sous une forme universelle. – Et on doit toujours examiner si les arguments s'appuient sur des principes communs : car tous les arguments particuliers sont aussi prouvés universellement, autrement dit, dans une démonstration particulière se trouve toujours contenue une démonstration universelle, parce qu'on ne peut faire aucun raisonnement sans employer les universels. »

Texte « P » : le rapport rhétorique / dialectique :

Aristote : *Rhétorique*, livre I, 1, 1354 a, Paris, Les belles lettres, 1967, trad. fr. Médéric Dufour, p. 71 : « La Rhétorique est l'*analogie* [*antistrophos* ; la traduction de C.-E Ruelle revue par P. Vanhemelryck, Paris, Librairie Générale Française, p. 75, évite la difficulté en préférant « La rhétorique se rattache à la dialectique »] de la Dialectique ; l'une et l'autre, en effet, portent sur des questions qui sont à certain égard de la compétence commune à tous les hommes et ne requièrent aucune science spéciale. Aussi tous y participent-ils à quelque degré : tous se mêlent jusqu'à un certain point de questionner sur une thèse et de la soutenir, de se défendre et d'accuser.

Seulement, la plupart des hommes le font les uns sans aucune méthode ; les autres grâce à une accoutumance provenant d'un *habitus* [*exeos*]. »

Texte « Q » : la démonstration rhétorique est l'enthymème :

Aristote : *Rhétorique*, livre I, 1, 1355 a, *op. cit.*, p. 73-74 :

« Puisqu'évidemment la méthode propre à la technique [*entechnos methodos*] ne repose que sur les preuves [*pisteis*], que la preuve est un certain genre de démonstration [*pistis apodeixis*] (car nous accordons surtout créance à ce que nous supposons démontré [*apodeideikthai*]), que la **démonstration rhétorique** [*apodeixis réthorikè*] **est l'enthymème**, que celui-ci est, à parler en général, la plus décisive des preuves [*pisteon*], que c'est un syllogisme d'une certaine espèce, et que toutes les espèces de syllogisme ressortissent à la dialectique, ou à la dialectique entière ou à quelqu'une de ses parties, il est clair que le plus apte à étudier spéculativement les prémisses et la marche d'un syllogisme est aussi le plus propre à l'enthymème, à condition de comprendre en outre à quelles sortes de sujets s'applique l'enthymème et quelles différences il présente par rapport aux syllogismes logiques. Le vrai et ce qui lui ressemble relèvent en effet de la même faculté ; la nature a, d'ailleurs, suffisamment doué les hommes pour le vrai et ils atteignent la plupart du temps à la vérité. Aussi la rencontre des probabilités [*endoxa*] et celle de la vérité supposent-elles semblable *habitus*. »

Texte « R » : sur l'enthymème :

Aristote, *Rhétorique*, livre I, 2, 1357 a, *op. cit.*, p. 80 :

Dans l'enthymème : « si l'une des prémisses est connue, il n'est même pas besoin de l'énoncer ; l'auditeur la supplée ; par exemple, pour conclure que Dorieus a reçu une couronne comme prix de sa victoire, il suffit de dire : il a été vainqueur à Olympie ; inutile

d'ajouter : à Olympie, le vainqueur reçoit une couronne ; c'est un fait connu de tout le monde.

Comme un petit nombre seulement des propositions qui servent de prémisses aux syllogismes de la rhétorique sont nécessaires (la plupart des sujets de nos jugements et de nos examens pourraient recevoir une solution différente ; c'est sur des actions que portent délibérations et examens ; or, les actions sont toutes de ce genre, et il n'y en a pour ainsi dire aucune de nécessaire) ; comme les propositions simplement fréquentes et possibles se concluent forcément d'autres propositions de même sorte ; les propositions nécessaires, de propositions nécessaires (ce qui pour nous résulte à l'évidence de nos *Analytiques*), il est manifeste que les prémisses des enthymèmes seront les unes nécessaires [*anagkaia*] ; les autres, le plus grand nombre, seulement fréquentes [*os épi to polu*], le nom d'enthymèmes étant réservé aux déductions tirées de vraisemblances et d'indices [*séméion*], les vraisemblances et les indices présenteront forcément l'un ou l'autre de ces deux caractères. »

Textes « S » :

Beccaria (1738-1794) : *Des délits et des peines* (1764), IV : « Interprétation des lois », Paris, GF, 1991, traduction M. Chevallier, p. 68-69 :

« Chaque homme a son point de vue, qui diffère selon les moments. L'esprit de la loi serait donc le résultat de la bonne ou de la mauvaise logique d'un juge, d'une assimilation facile ou pénible, il dépendrait de la violence de ses passions, de sa faiblesse quand il est malade, de ses relations avec la personne lésée, de toutes les causes minimales qui changent l'aspect d'un objet selon les fluctuations de l'âme humaine. On verrait donc le sort d'un citoyen changer plusieurs fois en passant devant différents tribunaux, et la vie des malheureux serait victime des faux raisonnements ou des mouvements d'humeur passagers d'un juge qui prend pour une interprétation légitime le vague résultat de toute une série de notions confuses flottant dans son esprit. On verrait le même tribunal punir les mêmes délits différemment à des moments différents pour avoir consulté non la voix constante et précise de la loi, mais l'instabilité trompeuse des interprétations.

Les inconvénients qui proviennent de l'observation rigoureuse de la lettre d'une loi pénale ne sauraient être mis en balance avec les désordres que provoque son interprétation. »

Beccaria : *Des délits et des peines*, IV : « Interprétation des lois », Paris, GF, 1991, traduction M. Chevallier, p. 67 :

« En présence de tout délit, le juge doit former un syllogisme parfait : la majeure doit être la loi générale, la mineure l'acte conforme ou non à la loi, la conclusion étant l'acquittement ou la condamnation. »

Textes « T » :

Aristote : *Ethique à Nicomaque*, V, 10, Paris, Vrin, 1983, traduction J. Tricot, p. 267-268.

« la loi ne prend en considération que les cas les plus fréquents, sans ignorer d'ailleurs les erreurs que cela peut entraîner. La loi n'en est pas moins sans reproche, car la faute n'est pas à la loi, ni au législateur, mais tient à la nature des choses, puisque par leur essence même la matière des choses de l'ordre pratique revêt ce caractère d'irrégularité. Quand, par suite, la loi pose une règle générale, et que là-dessus survient un cas en dehors de la règle générale, on est alors en droit, là où le législateur a omis de prévoir le cas et a péché par excès de simplification, de corriger l'omission et de se faire l'interprète de ce qu'eût dit le législateur lui-même s'il avait été présent à ce moment, et de ce qu'il aurait porté dans sa loi s'il avait connu le cas en question. De là vient que l'équitable est juste (...). Telle est la nature de

l'équitable : c'est d'être un correctif de la loi, là où la loi a manqué de statuer à cause de sa généralité. » [« l'équitable » : *epieikeia* ; Tricot et Voilquin traduisent par « l'équitable » ; Bodéüs par « l'honnêteté »]

Aristote : *Rhétorique*, I, 13, 1374 b, *op. cit.*, p. 133-134 :

« Etre équitable [*épieikès*], c'est être indulgent aux faiblesses humaines ; c'est considérer non la loi, mais le législateur ; non pas la lettre de la loi, mais l'esprit de celui qui l'a faite ; non pas l'action, mais l'intention ; non pas la partie, mais le tout ; non ce que le prévenu est actuellement, mais ce qu'il a été toujours ou la plupart du temps. C'est aussi se rappeler le bien qui nous a été fait plutôt que le mal ; les bienfaits que nous avons reçus plutôt que les services que nous avons rendus. C'est savoir supporter l'injustice. C'est consentir qu'un différend soit tranché plutôt par la parole que par l'action, préférer s'en remettre à un arbitrage plutôt qu'à un jugement des tribunaux ; car l'arbitre voit l'équité ; le juge ne voit que la loi ; l'arbitre n'a, d'ailleurs, été inventé que pour donner force à l'équité. Sur les actes qui ressortissent à l'équité, ces définitions doivent suffire. »

Texte « U » :

Kant : *Critique de la faculté de juger* (1790), Introduction, IV (Paris, Vrin, 1982, traduction A. Philonenko, p. 27-28) :

« La faculté de juger en général est la faculté qui consiste à penser le particulier comme compris sous l'universel. Si l'universel (la règle, le principe, la loi) est donné, alors la faculté de juger qui subsume sous celui-ci le particulier est *déterminante* (...). Si seul le particulier est donné, et si la faculté de juger doit trouver l'universel [qui lui correspond], elle est simplement *réfléchissante*. »

Texte « V » :

Paul Ricoeur : « L'acte de juger », in : *Le juste 1*, Paris, Esprit, 1995, p. 187-188 :

« D'un côté, (...) il [l'acte de juger] paraît simplement appliquer la loi à un cas ; c'est ce que Kant appelait jugement « déterminant ». Mais il consiste aussi dans une interprétation de la loi, dans la mesure où aucun cas n'est simplement l'exemplification d'une règle ; restant dans le langage kantien, on peut dire que l'acte de juger relève du jugement « réfléchissant », celui-ci consistant à chercher une règle pour un cas nouveau. Sous cette seconde acception, l'arrêt de justice ne se borne pas à mettre un terme à un procès ; il ouvre la carrière à tout un cours de jurisprudence dans la mesure où il crée un précédent. »

Textes « W » : extraits de romans policiers : démonstration / interprétation :

Sherlock Holmes revendique le terme de démonstration : ex : *Le signe des quatre*, chapitre six, intitulé : « Sherlock Holmes fait une démonstration » (Paris, Robert Laffont, 1956, rééd. Le livre de poche, trad. fr. Germaine Beaumont, p. 58). Il s'agit d'une **intelligence du singulier, à partir de l'observation et de la déduction** (le chapitre 1 s'intitule « La déduction est une science » (p. 17) et évoque notamment « la cinquième proposition d'Euclide » (p. 19)).

Holmes personnifie la raison coupée de tout affect : p. 149-150, à Watson qui lui annonce son mariage : « l'émotivité s'oppose toujours à cette froide et véridique raison que je place au-dessus de tout. Personnellement, je ne me marierai jamais de peur que mes jugements n'en soient faussés. »

Voir aussi : *Résurrection de Sherlock Holmes*, « L'entrepreneur de Norwood », Paris, Robert Laffont, 1956, rééd. Le livre de poche, trad. fr. Robert Latour, p. 48 : « Mon ami ne déjeuna pas : c'était en effet un de ses traits particuliers que de ne se permettre aucune nourriture dans ses heures les plus intenses. (Il lui arriva d'ailleurs une ou deux fois de trop

présumer de sa nature de fer et de tomber d'inanition.) Quand je lui adressais d'amicales remontrances, il me répondait qu'il ne pouvait pas gaspiller pour digérer son énergie et sa force nerveuse. »

Le signe des quatre, op. cit. p. 22 :

Watson : « Mais vous parliez il y a un instant d'observation et de déduction. Il me semble que l'un implique forcément l'autre, au moins en partie.

- Bah, à peine ! dit-il en s'adossant confortablement dans son fauteuil, tandis que de sa pipe s'élevaient d'épaisses volutes bleues. Ainsi, l'observation m'indique que vous vous êtes rendu à la poste de Wigmore Street ce matin ; mais c'est par déduction que je sais que vous avez envoyé un télégramme.

- Exact ! m'écriai-je. Correct sur les deux points ! Mais j'avoue ne pas voir comment vous y êtes parvenu. Je me suis décidé soudainement, et je n'en ai parlé à quiconque.

- C'est la simplicité même ! remarqua-t-il en riant doucement de ma surprise. Si absurdement simple qu'une explication paraît superflue. Pourtant, cet exemple peut servir à définir les limites de l'observation et de la déduction. Ainsi, j'observe des traces de boue rougeâtre à votre chaussure. Or, juste en face de la poste de Wigmore Street, la chaussée vient d'être défaite ; de la terre s'y trouve répandue de telle sorte qu'il est difficile de ne pas marcher dedans pour entrer dans le bureau. Enfin, cette terre est de cette singulière teinte rougeâtre qui, autant que je sache, ne se trouve nulle part ailleurs dans le voisinage. Tout ceci est observation. Le reste est déduction.

- Comment, alors, avez-vous déduit le télégramme ?

- Voyons, je savais pertinemment que vous n'aviez pas écrit de lettre puisque toute la matinée je suis resté assis en face de vous. Je puis voir également sur votre bureau un lot de timbres et un épais paquet de cartes postales. Pourquoi seriez-vous donc allé à la poste, sinon pour envoyer un télégramme ? Éliminez tous les autres mobiles, celui qui reste doit être le bon. »

Conan Doyle : *Un scandale en Bohême*, « L'escarboucle bleue », Paris, Robert Laffont, 1956, trad. fr. Bernard Tourville, Le livre de poche, p. 165-168 :

Watson à Holmes :

« « dites-moi, je vous prie, quelles conclusions je peux tirer de ce chapeau... »

Il le leva à bout de bras, et le contempla avec le sérieux qui était dans sa manière :

« Il n'est peut-être pas très évocateur, commença-t-il. Pourtant il indique un certain nombre de choses très précises, et quelques autres que je classerai dans la catégorie des éléments de forte probabilité. D'après la surface frontale, son propriétaire est un intellectuel. Et alors qu'il était très à l'aise ces trois dernières années, il a mangé récemment de la vache enragée. On peut dire aussi de lui qu'il avait le don de la prévoyance : moins à présent toutefois que jadis ; perte imputable, sans doute, à une certaine dégénérescence morale qui, jointe à des revers de fortune, paraît due elle-même à une influence détestable : la boisson, évidemment. Et ceci serait la justification du fait non moins évident que sa femme ne l'aime plus.

- Cher Holmes !...

- Cependant cet homme n'a pas perdu tout respect de soi-même, poursuivit Sherlock Holmes sans se soucier de mon interruption ironique. Nous nous trouvons en présence d'un gentleman qui mène une existence sédentaire, qui sort peu, qui n'est plus en bonne forme physique, qui est entre deux âges, et dont les cheveux grisonnent... Pour les cheveux, il les a fait couper ces jours-ci, et il les discipline d'habitude avec du cosmétique. Voilà les faits les plus indubitables que ce chapeau permet de déduire. Ah ! j'oubliais : il est extrêmement improbable qu'il habite une maison où le gaz soit installé.

- Vous êtes en train de vous moquer de moi !
- Mais non ! Est-il possible que, maintenant que je vous ai communiqué ces déductions, vous ne voyiez pas comment j'y suis parvenu ?

- Evidemment, je ne suis pas très intelligent ! Cela dit, je m'avoue incapable de vous suivre. Par exemple, comment en êtes-vous venu à savoir que cet homme était un intellectuel ? »

Pour toute réponse, Holmes se coiffa du chapeau : il lui retomba sur les yeux.

« Question de capacité cubique ! fit-il. Un homme doué d'un tel cerveau a certainement quelque chose dedans.

- Ses revers de fortune ?

- Ce chapeau date de trois ans. C'était alors la mode de ces bords plats roulés à l'extrémité. Mais la qualité en est excellente. Regardez la bande de soie côtelée, et la doublure ! Si cet homme a pu s'acheter il y a trois ans un chapeau aussi cher, et s'il n'a pas pu s'en offrir un autre depuis, c'est qu'il a certainement subi quelques revers de fortune.

- Bon. J'admets que cela soit assez valable. Mais ce don de prévoyance, et cette dégénérescence morale ? »

Sherlock Holmes se mit à rire.

« Voici pour le don de prévoyance ! dit-il en posant son doigt sur le petit disque et le trou pour la jugulaire. On ne vend jamais de chapeaux munis de ces accessoires. Si cet homme les a commandés, c'est qu'il n'était pas doué d'imprévoyance, puisqu'il a songé au vent qui pouvait le décoiffer. Mais puisque nous voyons qu'il a cassé l'élastique et qu'il ne l'a pas remplacé, il est donc probable qu'il est devenu imprévoyant : ce qui indiquerait un caractère en voie d'affaiblissement. Par ailleurs il s'est efforcé de camoufler quelques taches de feutre en les enduisant d'encre : il n'a donc pas tout à fait perdu le respect de soi-même.

- Votre logique est évidemment plausible...

- Quant aux autres points, qu'il est entre deux âges, qu'il grisonne, qu'il s'est récemment fait couper les cheveux, et qu'il utilise du cosmétique, je les ai déduits en examinant de près la partie inférieure de la doublure. Ma loupe m'a permis de découvrir un grand nombre de petits cheveux, qui provenaient de la coupe récente d'un coiffeur. Ils sont aussi collants et sentent distinctement le cosmétique. Maintenant observez cette poussière : ce n'est pas la poussière grise, avec des petites parcelles de sable, de la rue ; c'est de la poussière d'appartement, floue et brune. Donc ce chapeau reste accroché au portemanteau la plupart du temps. Tandis que ces traces d'humidité moisissante à l'intérieur constituent la preuve positive que l'homme qui se coiffe de ce couvre-chef transpire beaucoup et n'est pas, par conséquent, au mieux de sa forme physique.

- Mais sa femme ? Vous disiez qu'elle a cessé de l'aimer ?

- Ce chapeau n'a pas été brossé depuis longtemps. Quand je vous verrai arriver, mon cher Watson, avec la poussière de toute une semaine accumulée sur votre chapeau, je me dirai que, puisque votre femme vous laisse sortir dans une tenue aussi... négligée, vous avez eu la malchance de perdre son affection.

- Mais il pourrait s'agir d'un célibataire !

- Mais non, puisqu'il rapportait chez lui une oie pour faire la paix avec sa femme. Rappelez-vous la carte sur la patte de l'animal.

- Vous avez réponse à tout. Mais comment diable avez-vous pu inférer qu'il vivait dans une maison sans gaz ?

- Le hasard peut provoquer une, voire deux taches de suif. Mais quand je n'en compte pas moins de cinq, je pense qu'il y a beaucoup de chances pour que l'individu en question soit en contact fréquent avec du suif en combustion : mettons qu'il grimpe des escaliers avec le chapeau dans une main et un bougeoir dans l'autre. De toute façon ce n'est pas avec un tuyau de gaz qu'il se tachera de suif ! Etes-vous content ?

- Ma foi, c'est assez ingénieux ! dis-je en riant. Mais enfin, puisque aucun crime n'a été commis, et que le malheur se résume à la perte d'une oie, ne pensez-vous pas que vous vous livrez à une dépense inconsidérée d'énergie ? » »

cf *Etude en rouge*, chapitre deux, intitulé « La science de la déduction » (p. 28) : p. 31-32 : transposition de l'exigence de formalisme : Sherlock Holmes n'est pas cultivé, mais ses conclusions ont la même valeur que les propositions d'Euclide (p. 34, qui évoque l'idée de « longue chaîne ») :

Conan Doyle : *Etude en rouge*, Paris, Robert Laffont, 1956, trad. fr. Pierre Baillargeon, Le livre de poche, p. 31-32 : Annotations de Watson :

« SHERLOCK HOLMES

Ses connaissances :

1. En littérature. – Nulles.
2. En philosophie. – Nulles.
3. En astronomie. – Nulles.
4. En politique. – Faibles.
5. En botanique. – Spéciales. Est calé sur la belladone, l'opium, tous les poisons en général. Ne connaît rien au jardinage.
6. En géologie. – Pratiques, mais restreintes. Distingue au premier coup d'œil les différentes espèces de terrains. Après s'être promené à pied dans Londres, m'a montré des éclaboussures sur son pantalon et, d'après leur couleur et consistance, a déterminé dans quel quartier il les avait essuyées.
7. En chimie. – Approfondies.
8. En anatomie. – Exactes, mais sans système.
9. En littérature à sensation. – Immenses. Semble posséder tous les détails de chaque crime horrible commis au cours du siècle.
10. Joue bien du violon.
11. Est très adroit à la canne, à la boxe, à l'escrime.
12. A une bonne connaissance pratique des lois anglaises. »

p. 33-34 : Watson résume un article dont Sherlock Holmes est en réalité l'auteur :

« Titre assez prétentieux : *Le livre de la vie !* L'auteur s'attachait à démontrer qu'un esprit observateur peut, à l'aide d'un examen consciencieux et systématique, apprendre à connaître toutes les personnes qu'il rencontre. L'ensemble me fit l'effet d'un extraordinaire mélange de perspicacité et d'absurdité. Le raisonnement était serré, pressant ; mais les déductions me semblaient tirées par les cheveux et bien exagérées. L'auteur prétendait qu'il lui suffisait d'une expression fugitive, du mouvement d'un muscle, de l'éclair d'un regard pour deviner les pensées les plus secrètes d'un homme. D'après lui, une personne habituée à l'observation et à l'analyse ne pouvait s'y tromper. Ses conclusions étaient aussi infaillibles que les propositions d'Euclide. Ses résultats paraîtraient si renversants aux non-initiés qu'ils le prendraient pour un magicien, tant qu'il ne leur aurait pas fait connaître les procédés qu'il avait mis en œuvre pour y atteindre.

« *D'une goutte d'eau*, disait l'auteur, *un logicien pourrait inférer la possibilité d'un océan Atlantique ou d'un Niagara, sans avoir vu ni l'un ni l'autre, ni même en avoir entendu parler. Ainsi, toute la vie est une longue chaîne dont chaque anneau donne le sens. Comme toutes les autres sciences, la science de la déduction et de l'analyse ne peut s'acquérir qu'au prix de longues et patientes études ; du reste notre vie est trop brève pour nous permettre d'atteindre la perfection.* » »

Conan Doyle : *Etude en rouge*, Paris, Robert Laffont, 1956, rééd. Le livre de poche, trad. fr. Pierre Baillargeon, p. 142 :

« Pour résoudre un problème de cette nature, le principal est de savoir raisonner à rebours. C'est un art très utile, qui est peu pratiqué. On le néglige parce que la vie de tous les jours fait appel plus souvent au raisonnement ordinaire. Pour cinquante personnes capables d'un raisonnement synthétique, à peine en est-il une qui sache faire un raisonnement analytique.

- Je ne vous suis pas trop bien, avouai-je.

- J'aurais été surpris du contraire... Voyons, si je peux m'expliquer plus clairement. Je suppose que vous racontiez une série d'événements à un groupe de personnes, et que vous leur demandiez de vous en dire la suite ; elles les repasseront dans leur esprit et la plupart d'entre elles trouveront ce qui en découle. Maintenant, le contraire : vous leur donnez d'abord la fin d'une autre série d'événements ; combien pourront en inférer la série ? Fort peu. C'est cette dernière opération que j'appelle le raisonnement analytique ou le raisonnement à rebours.

- J'ai compris, dis-je.

- Or, dans cette affaire, ce qui était donné, c'était le résultat ; il s'agissait d'en inférer le reste. »

Faits et interprétations des faits :

Jean-Christophe Grangé : *Les rivières pourpres*, Paris, Albin Michel, 1998 :

p. 54 :

« - Entrez, fit la femme à contrecœur.

Niémans découvrit un salon exigü, décoré avec soin et austérité. Des peintures modernes étaient suspendues aux murs. Des lignes symétriques, des couleurs angoissantes, des trucs incompréhensibles. Le policier n'y prit pas garde. En revanche, un détail le frappa : il planait dans cette pièce une forte odeur chimique. Une odeur de colle. Les Caillois avaient tout récemment tapissé les murs de nouveaux papiers peints. Ce détail lui serra le cœur. Pour la première fois il tressaillit en songeant au destin anéanti du couple, aux cendres de bonheur qui devaient grésiller au fond du chagrin de cette femme. »

p. 293 :

« il ne pouvait pas quitter cet appartement. Un détail, dont il ne percevait pas encore la nature, l'empêchait de repartir. Le policier tourna, vira, virevolta, pour débusquer le petit grain de sable qui enrayait la logique de l'instant présent.

Enfin, il trouva.

Il planait ici une forte odeur de colle. De la glu à papiers peints, à peine sèche. Karim se précipita le long des murs afin d'observer chaque paroi. Les Caillois avaient-ils simplement changé de décoration quelques jours avant l'irruption de la violence ? Etait-ce un simple hasard ? Karim rejeta cette idée : dans cette affaire, il n'y avait pas de hasard, pas le moindre élément qui n'appartînt au cauchemar général.

Sur une impulsion, il écarta quelques meubles et décolla un premier pan. Rien. Karim s'arrêta : il était hors de sa juridiction, il n'était pas mandaté et il était en train de saborder l'appartement d'une femme qui allait devenir une suspecte de premier ordre. Il hésita une seconde, déglutit, puis décolla un autre pan de papier. Rien. Karim fit volte-face et glissa ses doigts sous une nouvelle partie du papier peint. Il tira à lui le lambeau, dévoilant la couche précédente sur une large surface.

Inscrit sur le mur, il pouvait lire la fin d'une inscription brunâtre. Le seul mot qu'il discernait était : POURPRES. Il arracha aussitôt le pan qui jouxtait le mot, à gauche. Le message apparut tout entier, sous les traînées de colle.

JE REMONTERAI LA SOURCE
DES RIVIERES POURPRES
JUDITH »

p. 301 :

« - Laissez-moi finir. Philippe Sertys arrive chez les Caillois. Il découvre à son tour l'inscription. Il pige lui aussi l'allusion aux « rivières pourpres » et commence à flipper sérieusement. Mais il pare au plus pressé : cacher l'inscription, qui fait référence à quelque chose, un secret, qu'ils doivent absolument occulter. Je suis certain de ça : malgré la mort de Caillois, malgré la menace d'un tueur qui signe son crime « Judith », Sertys et Sophie Caillois ne pensent à cet instant qu'à dissimuler la marque de leur propre culpabilité. L'aide-soignant part alors chercher des rouleaux de papier peint qu'il colle sur le message gravé. C'est pour ça qu'il y a une odeur de colle dans tout l'appart'.

Le regard de Niémans brilla. Karim comprit que le flic avait dû lui aussi remarquer ce détail »

Conan Doyle : *Etude en rouge*, Paris, Robert Laffont, 1956, trad. fr. Pierre Baillargeon, Le livre de poche, p. 48 :

« J'avais remarqué que le papier s'était décollé par endroits. Dans ce coin de la chambre, un grand morceau décollé laissait à découvert un carré de plâtre jaune. En travers de cet espace nu, on avait griffonné en lettres de sang ce seul mot : RACHE. (...)

- Et quel sens prêtez-vous à votre trouvaille ? demanda Gregson d'un ton dédaigneux.

- Quel sens ? Eh bien, on allait écrire *Rachel*, mais on a été dérangé. Retenez ce que je vous dis : quand on aura éclairci cette affaire, on saura qu'une femme prénommée Rachel était dans le coup... »

Ibid., p. 50 : Sherlock Holmes : « « Autre chose. Sachez, Lestrade, que *Rache* est un mot allemand qui signifie *vengeance*. Ne perdez donc pas votre temps à chercher une demoiselle Rachel. »

Michael Connelly : *Los Angeles River*, Paris, Le Seuil, 2004, trad. fr. Robert Pépin, p. 130-131 :

« Ma théorie était purement spéculative et cela me mettait mal à l'aise. Du temps où je portais l'insigne de flic, se fier à de pures spéculations équivalait à jeter du sable dans son propre réservoir d'essence : on courait droit à sa perte. J'eus honte de constater avec quelle facilité je m'étais laissé aller à échafauder une théorie à partir d'interprétations et de spéculations au lieu de m'en tenir à la solidité inébranlable des faits. Je décidai de mettre tout ça de côté et de me concentrer sur les faits et sur eux seuls. »

Elizabeth George : *Cérémonies barbares*, Paris, Presses de la Cité, 1993, trad. fr. Dominique Wattwiller, Pocket, p. 318 : « La nécessité de trouver le coupable entraîne souvent la suppression inconsciente d'un fait qui aurait pu orienter les recherches de l'enquêteur dans une nouvelle direction. »

Elizabeth George : *Un nid de mensonges*, Paris, Presses de la Cité, 2003, trad. fr. Dominique Wattwiller, avec le concours de Jean-Charles Khalifa, p. 252 :

« - Tout ce qui m'intéresse, c'est de retrouver le flacon avec ses empreintes dessus. Le reste n'est pas mon problème, rétorqua Le Gallez.

Cette remarque reflétait le travail de la police sous son jour le plus détestable : cette tendance fâcheuse qu'ont les enquêteurs à dénicher d'abord un coupable et à interpréter ensuite les faits de façon qu'ils collent avec le présumé coupable. »

Elizabeth George : *Un goût de cendres*, Paris, Presses de la cité, 1995, trad. fr. Dominique Wattwiller, p. 592 :

« - (...) Pourquoi ne pas aller la cueillir ? A quoi rime cette façon de louvoyer ?

- Les preuves, sergent.

- Les preuves, nous en trouverons. Nous avons déjà le mobile, le moyen et l'occasion. Nous en avons déjà assez pour l'embarquer et la cuisiner. Le reste suivra tout naturellement.

Lynley fit lentement non de la tête. »

Conan Doyle : *Un scandale en Bohême*, Paris, Robert Laffont, 1956, trad. fr. Bernard Tourville, Le livre de poche, p. 12 :

« bâtir une théorie avant d'avoir des données est une erreur monumentale : insensiblement on se met à torturer les faits pour qu'ils collent avec la théorie, alors que ce sont les théories qui doivent coller avec les faits. »